

ÉDOUARD LOUIS

EN FINIR AVEC
EDDY BELLEGUEULE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour Didier Eribon

© Éditions Gallimard, 1964 pour la citation en exergue

ISBN 978-2-02-111770-7

© Éditions du Seuil, janvier 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour la première fois mon nom prononcé
ne nomme pas.

Marguerite DURAS,
Le Ravissement de Lol V. Stein

LIVRE 1

Picardie

(fin des années 1990 – début des années 2000)

Rencontre

De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître.

Dans le couloir sont apparus deux garçons, le premier, grand, aux cheveux roux, et l'autre, petit, au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché *Prends ça dans ta gueule.*

Le crachat s'est écoulé lentement sur mon visage, jaune et épais, comme ces glaires sonores qui obstruent la gorge des personnes âgées ou des gens malades, à l'odeur forte et nauséabonde. Les rires aigus, stridents, des deux garçons *Regarde il en a plein la gueule ce fils de pute.* Il s'écoule de mon œil jusqu'à mes lèvres, jusqu'à entrer dans ma bouche. Je n'ose pas l'essuyer. Je pourrais le faire, il suffirait d'un revers de manche. Il suffirait d'une fraction de

seconde, d'un geste minuscule pour que le crachat n'entre pas en contact avec mes lèvres, mais je ne le fais pas, de peur qu'ils se sentent offensés, de peur qu'ils s'énervent encore un peu plus.

Je n'imaginais pas qu'ils le feraient. La violence ne m'était pourtant pas étrangère, loin de là. J'avais depuis toujours, aussi loin que remontent mes souvenirs, vu mon père ivre se battre à la sortie du café contre d'autres hommes ivres, leur casser le nez ou les dents. Des hommes qui avaient regardé ma mère avec trop d'insistance et mon père, sous l'emprise de l'alcool, qui fulminait *Tu te prends pour qui à regarder ma femme comme ça sale bâtard*. Ma mère qui essayait de le calmer *Calme-toi chéri, calme-toi* mais dont les protestations étaient ignorées. Les copains de mon père, qui à un moment finissaient forcément par intervenir, c'était la règle, c'était ça aussi être un vrai ami, un *bon copain*, se jeter dans la bataille pour séparer mon père et l'autre, la victime de sa saoulerie au visage désormais couvert de plaies. Je voyais mon père, lorsqu'un de nos chats mettait au monde des petits, glisser les chatons tout juste nés dans un sac plastique de supermarché et claquer le sac contre une bordure de béton jusqu'à ce que le sac se remplisse de sang et que les miaulements cessent. Je l'avais vu égorer des cochons dans le jardin, boire le sang encore chaud qu'il extrayait

pour en faire du boudin (le sang sur ses lèvres, son menton, son tee-shirt) *C'est ça qu'est le meilleur, c'est le sang quand il vient juste de sortir de la bête qui crève*. Les cris du cochon agonisant quand mon père sectionnait sa trachée-artère étaient audibles dans tout le village.

J'avais dix ans. J'étais nouveau au collège. Quand ils sont apparus dans le couloir je ne les connaissais pas. J'ignorais jusqu'à leur prénom, ce qui n'était pas fréquent dans ce petit établissement scolaire d'à peine deux cents élèves où tout le monde apprenait vite à se connaître. Leur démarche était lente, ils étaient souriants, ils ne dégageaient aucune agressivité, si bien que j'ai d'abord pensé qu'ils venaient faire connaissance. Mais pourquoi les grands venaient-ils me parler à moi qui étais nouveau ? La cour de récréation fonctionnait de la même manière que le reste du monde : les grands ne côtoyaient pas les petits. Ma mère le disait en parlant des ouvriers *Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourgeois*.

Dans le couloir ils m'ont demandé qui j'étais, si c'était bien moi *Bellegueule*, celui dont tout le monde parlait. Ils m'ont posé cette question que je me suis répétée ensuite, inlassablement, des mois, des années, *C'est toi le pédé ?*

En la prononçant ils l'avaient inscrite en moi pour

toujours tel un stigmate, ces marques que les Grecs gravaient au fer rouge ou au couteau sur le corps des individus déviants, dangereux pour la communauté. L'impossibilité de m'en défaire. C'est la surprise qui m'a traversé, quand bien même ce n'était pas la première fois que l'on me disait une chose pareille. On ne s'habitue jamais à l'injure.

Un sentiment d'impuissance, de perte d'équilibre. J'ai souri – et le mot *pédé* qui résonnait, explosait dans ma tête, palpait en moi à la fréquence de mon rythme cardiaque.

J'étais maigre, ils avaient dû estimer ma capacité à me défendre faible, presque nulle. À cet âge mes parents me surnommaient fréquemment *Squelette* et mon père réitérait sans cesse les mêmes blagues *Tu pourrais passer derrière une affiche sans la décoller*. Au village, le poids était une caractéristique valorisée. Mon père et mes deux frères étaient obèses, plusieurs femmes de la famille, et l'on disait volontiers *Mieux vaut pas se laisser mourir de faim, c'est une bonne maladie*.

(L'année d'après, fatigué par les sarcasmes de ma famille sur mon poids, j'entrepris de grossir. J'achetais des paquets de chips à la sortie de l'école avec de l'argent que je demandais à ma tante – mes parents n'auraient pas pu m'en donner – et m'en gavais.

Moi qui avais jusque-là refusé de manger les plats trop gras que préparait ma mère, précisément par crainte de devenir comme mon père et mes frères – elle s'exaspérait : *Ça va pas te boucher ton trou du cul* –, je me mis soudainement à tout avaler sur mon passage, comme ces insectes qui se déplacent en nuages et font disparaître des paysages entiers. Je pris une vingtaine de kilos en un an.)

Ils m'ont d'abord bousculé du bout des doigts, sans trop de brutalité, toujours en riant, toujours le crachat sur mon visage, puis de plus en plus fort, jusqu'à claquer ma tête contre le mur du couloir. Je ne disais rien. L'un m'a saisi les bras pendant que l'autre me mettait des coups de pied, de moins en moins souriant, de plus en plus sérieux dans son rôle, son visage exprimant de plus en plus de concentration, de colère, de haine. Je me souviens : les coups dans le ventre, la douleur provoquée par le choc entre ma tête et le mur de briques. C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. On pense – devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur – à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur.

Les coups dans le ventre me faisaient suffoquer et ma respiration se bloquait. J'ouvrais la bouche

le plus possible pour y laisser pénétrer l'oxygène, je gonflais la poitrine, mais l'air ne voulait pas entrer ; cette impression que mes poumons s'étaient soudainement remplis d'une sève compacte, de plomb. Je les sentais lourds tout à coup. Mon corps tremblait, semblait ne plus m'appartenir, ne plus répondre à ma volonté. Comme un corps vieillissant qui s'affranchit de l'esprit, est abandonné par celui-ci, refuse de lui obéir. Le corps qui devient un fardeau.

Ils riaient quand mon visage se teintait de rouge à cause du manque d'oxygène (le naturel des classes populaires, la simplicité des gens de peu qui aiment rire, les *bons vivants*). Les larmes me montaient aux yeux, mécaniquement, ma vue se troublait comme c'est le cas lorsqu'on s'étouffe avec sa salive ou quelque nourriture. Ils ne savaient pas que c'était l'étouffement qui faisait couler mes larmes, ils s'imaginaient que je pleurais. Ils s'impatientaient.

J'ai senti leur haleine quand ils se sont approchés de moi, cette odeur de laitages pourris, d'animal mort. Les dents, comme les miennes, n'étaient probablement jamais lavées. Les mères du village ne tenaient pas beaucoup à l'hygiène dentaire de leurs enfants. Le dentiste coûtait trop cher et le manque d'argent finissait toujours par se transformer en choix. Les mères disaient *De toute façon y a plus important*

dans la vie. Je paye encore actuellement d'atroces douleurs, de nuits sans sommeil, cette négligence de ma famille, de ma classe sociale, et j'entendrai des années plus tard, en arrivant à Paris, à l'École normale, des camarades me demander *Mais pourquoi tes parents ne t'ont pas emmené chez un orthodontiste.* Mes mensonges. Je leur répondrai que mes parents, des intellectuels un peu trop bohèmes, s'étaient tant souciés de ma formation littéraire qu'ils en avaient parfois négligé ma santé.

Dans le couloir le grand aux cheveux roux et le petit au dos voûté criaient. Les injures se succédaient avec les coups, et mon silence, toujours. *Pédale, pédé, tantouse, enculé, tarlouze, pédale douce, baltringue, tapette (tapette à mouches), fiotte, tafiole, tanche, folasse, grosse tante, tata, ou l'homosexuel, le gay.* Certaines fois nous nous croisions dans l'escalier bondé d'élèves, ou autre part, au milieu de la cour. Ils ne pouvaient pas me frapper au vu de tous, ils n'étaient pas si stupides, ils auraient pu être renvoyés. Ils se contentaient d'une injure, juste *pédé* (ou autre chose). Personne n'y prenait garde autour mais tout le monde l'entendait. Je pense que tout le monde l'entendait puisque je me souviens des sourires de satisfaction qui apparaissaient sur le visage d'autres dans la cour ou dans le couloir, comme le plaisir de voir et d'entendre le grand aux cheveux

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

roux et le petit au dos voûté rendre justice, dire ce que tout le monde pensait tout bas et chuchotait sur mon passage, que j'entendais *Regarde, c'est Belle-gueule, la pédale.*

Mon père

Il y a mon père. En 1967, année de sa naissance, les femmes du village n'allait pas encore à l'hôpital. Elles accouchaient chez elles. Quand elle l'a mis au monde sa mère était sur le canapé imprégné de poussière, de poils de chiens et de chats, de saleté à cause des chaussures constamment couvertes de boue qui ne sont pas retirées à l'entrée. Au village il y a des routes évidemment, mais aussi de nombreux *chemins de terre* que l'on emprunte encore, où les enfants vont jouer, des routes de terre et de pierres non bétonnées qui longent les champs, des trottoirs en terre battue qui les jours de pluie deviennent semblables à des sables mouvants.

Avant le collège je me rendais plusieurs fois par semaine pour faire du vélo dans les *chemins de terre*. J'attachais un petit morceau de carton aux rayons de mon vélo pour qu'il puisse faire un bruit de moto quand je pédalais.

Le père de mon père buvait beaucoup d'alcool, du pastis et du vin en cubi de cinq litres comme en boivent la plupart des hommes au village. L'alcool qu'ils vont chercher à l'épicerie, qui cumule en plus les fonctions de café et de débit de tabac, de dépôt de pain. Il est possible d'y effectuer des achats à n'importe quelle heure, il suffit de taper à la porte des patrons. Ils rendent service.

Son père buvait beaucoup d'alcool et, une fois ivre, il frappait sa mère : il se tournait subitement vers elle et il l'insultait, il lui lançait tous les objets qu'il avait sous la main, parfois même sa chaise, et puis il la battait. Mon père, trop petit, enfermé dans son corps d'enfant chétif, les regardait, impuissant. Il accumulait la haine en silence.

Tout ça il ne me le disait pas. Mon père ne parlait pas, du moins pas de ces choses-là. Ma mère s'en chargeait, c'était son rôle de femme.

Un matin – mon père avait cinq ans –, son père est parti pour toujours, sans prévenir. Ma grand-mère, qui elle aussi transmettait les histoires de famille (toujours le rôle de femme), me l'avait raconté. Elle en riait des années après, heureuse, finalement, d'avoir été libérée de son mari *Il est parti un matin pour travailler à l'usine et il est jamais revenu pour souper, on l'a attendu.* Il était ouvrier d'usine, c'est lui qui ramenait la paye à la maison et en disparaissant la

famille s'est retrouvée sans argent, à peine de quoi manger avec six ou sept enfants.

Mon père n'a jamais oublié, il disait devant moi *Ce sale fils de pute qui nous a abandonnés, qui a laissé ma mère sans rien, je lui pisse dessus.*

Lorsque le père de mon père est mort trente-cinq ans après, ce jour-là nous étions dans la pièce principale, devant la télévision, en famille.

Mon père a reçu un coup de téléphone de sa sœur, ou de l'hospice où son *paternel* a fini ses jours. Cette personne au téléphone lui a dit, *Ton – votre – père est décédé ce matin, un cancer, et surtout une hanche broyée suite à un accident, la blessure qui a dégénéré, nous avons tout essayé mais il n'a pas pu être sauvé.* Il était monté sur un arbre pour en couper les branches et il avait coupé celle sur laquelle il était assis. Mes parents riaient si fort quand cette personne a dit cette phrase au téléphone qu'il leur a fallu du temps pour reprendre leur respiration *Couper la branche qu'il était assis dessus, ce con, il faut le faire quand même.* L'accident, la hanche broyée. Une fois averti mon père a éclaté de joie, il a dit à ma mère *Il a fini par crever cette raclure.* Aussi : *Je vais acheter une bouteille pour fêter ça.* Il fêtait ses quarante ans quelques jours après et jamais il n'a semblé si heureux, il disait qu'il aurait deux événements à célébrer à quelques jours d'intervalle, deux occasions de se la

mettre. Je passai la soirée avec eux, souriant comme un enfant qui reproduit l'état dans lequel il voit ses parents sans tout à fait savoir pourquoi (les jours où ma mère pleurait je l'imitais aussi sans comprendre pourquoi ; je pleurais). Mon père avait même songé à acheter du soda pour moi et ces petits biscuits salés dont je raffolais. Je n'ai jamais su s'il avait souffert, silencieusement, s'il souriait à l'annonce de la mort de son père comme on peut sourire quand on reçoit des crachats au visage.

Mon père avait cessé d'aller à l'école très jeune. Il avait préféré les soirées au bal dans les villages voisins et les bagarres qui les accompagnaient immanquablement, les virées en mobylette – on disait *pétrolette* – jusqu'aux étangs où il passait plusieurs jours et pêchait, les journées dans le garage à apporter des modifications à la mobylette, *cafouiller sa bécane*, pour la rendre plus puissante, plus rapide. Même quand il se rendait au lycée il en était de toute façon la plupart du temps exclu à cause des provocations aux enseignants, des insultes, des absences.

Il parlait beaucoup des bagarres *J'étais un dur quand j'avais quinze ou seize ans, j'arrêtai pas de me battre à l'école ou au bal et on prenait des sacrées cuites avec mes copains. On en avait rien à foutre, on s'amusait, et c'est vrai, à ce temps-là, si l'usine me virait, j'en trouvais une autre, c'était pas comme maintenant.*

Il avait effectivement arrêté son diplôme professionnel au lycée pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier dans l'usine du village qui fabriquait des pièces de laiton, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui.

Les durs au village, qui incarnaient toutes les valeurs masculines tant célébrées, refusaient de se plier à la discipline scolaire et il était important pour lui d'avoir été un dur. Lorsque mon père disait d'un de mes frères ou de mes cousins qu'il était un *dur* je percevais l'admiration dans sa voix.

Ma mère lui a annoncé un jour qu'elle était enceinte. C'était au début des années 90. Elle allait avoir un garçon, moi, leur premier enfant. Ma mère en avait déjà deux autres de son premier mariage, mon grand frère et ma grande sœur ; conçus avec son premier mari, alcoolique, mort d'une cirrhose du foie et retrouvé des jours après, étendu sur le sol, le corps à moitié décomposé et grouillant de vers, particulièrement sa joue décomposée qui laissait apparaître l'ossature de sa mâchoire où s'agitaient les larves, un trou, là, de la taille d'un trou de golf, au milieu du visage cireux et jaunâtre. Mon père en a été très heureux. Au village il n'importait pas seulement d'avoir été un dur mais aussi de savoir faire de ses garçons des durs. Un père renforçait son identité masculine par ses fils, auxquels il se devait de transmettre ses

mettre. Je passai la soirée avec eux, souriant comme un enfant qui reproduit l'état dans lequel il voit ses parents sans tout à fait savoir pourquoi (les jours où ma mère pleurait je l'imitais aussi sans comprendre pourquoi ; je pleurais). Mon père avait même songé à acheter du soda pour moi et ces petits biscuits salés dont je raffolais. Je n'ai jamais su s'il avait souffert, silencieusement, s'il souriait à l'annonce de la mort de son père comme on peut sourire quand on reçoit des crachats au visage.

Mon père avait cessé d'aller à l'école très jeune. Il avait préféré les soirées au bal dans les villages voisins et les bagarres qui les accompagnaient immanquablement, les virées en mobylette – on disait *pétrolette* – jusqu'aux étangs où il passait plusieurs jours et pêchait, les journées dans le garage à apporter des modifications à la mobylette, *cafouiller sa bécane*, pour la rendre plus puissante, plus rapide. Même quand il se rendait au lycée il en était de toute façon la plupart du temps exclu à cause des provocations aux enseignants, des insultes, des absences.

Il parlait beaucoup des bagarres *J'étais un dur quand j'avais quinze ou seize ans, j'arrêtai pas de me battre à l'école ou au bal et on prenait des sacrées cuites avec mes copains. On en avait rien à foutre, on s'amusait, et c'est vrai, à ce temps-là, si l'usine me virait, j'en trouvais une autre, c'était pas comme maintenant.*

Il avait effectivement arrêté son diplôme professionnel au lycée pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier dans l'usine du village qui fabriquait des pièces de laiton, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui.

Les durs au village, qui incarnaient toutes les valeurs masculines tant célébrées, refusaient de se plier à la discipline scolaire et il était important pour lui d'avoir été un dur. Lorsque mon père disait d'un de mes frères ou de mes cousins qu'il était un *dur* je percevais l'admiration dans sa voix.

Ma mère lui a annoncé un jour qu'elle était enceinte. C'était au début des années 90. Elle allait avoir un garçon, moi, leur premier enfant. Ma mère en avait déjà deux autres de son premier mariage, mon grand frère et ma grande sœur ; conçus avec son premier mari, alcoolique, mort d'une cirrhose du foie et retrouvé des jours après, étendu sur le sol, le corps à moitié décomposé et grouillant de vers, particulièrement sa joue décomposée qui laissait apparaître l'ossature de sa mâchoire où s'agitaient les larves, un trou, là, de la taille d'un trou de golf, au milieu du visage cireux et jaunâtre. Mon père en a été très heureux. Au village il n'importait pas seulement d'avoir été un dur mais aussi de savoir faire de ses garçons des durs. Un père renforçait son identité masculine par ses fils, auxquels il se devait de transmettre ses

valeurs viriles, et mon père le ferait, il allait faire de moi un dur, c'était sa fierté d'homme qui était en jeu. Il avait décidé de m'appeler Eddy à cause des séries américaines qu'il regardait à la télévision (toujours la télévision). Avec le nom de famille qu'il me transmettait, Bellegueule, et tout le passé dont était chargé ce nom, j'allais donc me nommer Eddy Bellegueule. Un nom de dur.

Les manières

Très vite j'ai brisé les espoirs et les rêves de mon père. Dès les premiers mois de ma vie le problème a été diagnostiqué. Il semblerait que je sois né ainsi, personne n'a jamais compris l'origine, la genèse, d'où venait cette force inconnue qui s'était emparée de moi à la naissance, qui me faisait prisonnier de mon propre corps. Quand j'ai commencé à m'exprimer, à apprendre le langage, ma voix a spontanément pris des intonations féminines. Elle était plus aiguë que celle des autres garçons. Chaque fois que je prenais la parole mes mains s'agitaient frénétiquement, dans tous les sens, se tordaient, brassaient l'air.

Mes parents appelaient ça des *airs*, ils me disaient *Arrête avec tes airs*. Ils s'interrogeaient *Pourquoi Eddy il se comporte comme une gonzesse*. Ils m'enjoignaient : *Calme-toi, tu peux pas arrêter avec tes grands gestes de folle*. Ils pensaient que j'avais fait le choix d'être

efféminé, comme une esthétique de moi-même que j'aurais poursuivie pour leur déplaire.

Pourtant j'ignorais moi aussi les causes de ce que j'étais. J'étais dominé, assujetti par ces manières et je ne choisissais pas cette voix aiguë. Je ne choisissais ni ma démarche, les balancements de hanches de droite à gauche quand je me déplaçais, prononcés, trop prononcés, ni les cris stridents qui s'échappaient de mon corps, que je ne poussais pas mais qui s'échappaient littéralement par ma gorge quand j'étais surpris, ravi ou effrayé.

Régulièrement je me rendais dans la chambre des enfants, sombre puisque nous n'avions pas la lumière dans cette pièce (pas assez d'argent pour y mettre un véritable éclairage, pour y suspendre un lustre ou simplement une ampoule : la chambre ne disposait que d'une lampe de bureau).

J'y dérobais les vêtements de ma sœur que je mettais pour défiler, essayant tout ce qu'il était possible d'essayer : les jupes courtes, longues, à pois ou à rayures, les tee-shirts cintrés, décolletés, usés, troués, les brassières en dentelle ou rembourrées.

Ces représentations dont j'étais l'unique spectateur me semblaient alors les plus belles qu'il m'ait été donné de voir. J'aurais pleuré de joie tant je me trouvais beau. Mon cœur aurait pu exploser tant son rythme s'accélérerait.

Après le moment d'euphorie du défilé, essoufflé, je me sentais soudainement idiot, sali par les vêtements de fille que je portais, pas seulement idiot mais dégoûté par moi-même, assommé par ce sursaut de folie qui m'avait conduit à me travestir, comme ces jours où l'ivresse et la désinhibition produisent des comportements ridicules, regrettés le lendemain quand les effets de l'alcool ont disparu et qu'il ne reste plus de nos actes qu'un souvenir douloureux et honteux. Je m'imaginais découper ces vêtements, les brûler, les enterrer là où personne ne foule jamais la terre.

Mes goûts aussi, toujours automatiquement tournés vers des goûts féminins sans que je sache ou ne comprenne pourquoi. J'aimais le théâtre, les chanteuses de variétés, les poupées, quand mes frères (et même, d'une certaine manière, mes sœurs) préféraient les jeux vidéo, le rap et le football.

À mesure que je grandissais, je sentais les regards de plus en plus pesants de mon père sur moi, la terreur qui montait en lui, son impuissance devant le monstre qu'il avait créé et qui, chaque jour, confirmait un peu plus son anomalie. Ma mère semblait dépassée par la situation et très tôt elle a baissé les bras. J'ai souvent cru qu'un jour elle partirait en laissant simplement un mot sur une table dans lequel elle aurait expliqué qu'elle ne pouvait plus, qu'elle n'avait pas demandé ça, un fils comme moi, n'était pas prête à vivre cette vie, et qu'elle réclamait son droit à l'abandon. J'ai

cru d'autres jours que mes parents me conduiraient sur le bord d'une route ou au fond d'un bois pour m'y laisser, seul, comme on le fait avec les bêtes (et je savais qu'ils ne le feraient pas, ça n'était pas possible, ils n'iraient pas jusque-là ; mais j'y pensais).

Désenparés devant cette créature qui leur échappait, mes parents tentaient avec acharnement de me remettre sur le droit chemin. Ils s'énervaient, me disaient *Il a un grain lui, ça va pas dans sa tête*. La plupart du temps ils me disaient *gonzesse*, et *gonzesse* était de loin l'insulte la plus violente pour eux – ce que je dis là était perceptible dans le ton qu'ils employaient –, celle qui exprimait le plus de dégoût, beaucoup plus que *connard* ou *abrutì*. Dans ce monde où les valeurs masculines étaient érigées comme les plus importantes, même ma mère disait d'elle *J'ai des couilles moi, je me laisse pas faire*.

Mon père pensait que le football m'endurcirait et il m'avait proposé d'en faire, comme lui dans sa jeunesse, comme mes cousins et mes frères. J'avais résisté : à cet âge déjà je voulais faire de la danse ; ma sœur en faisait. Je me rêvais sur une scène, j'imaginais des collants, des paillettes, des foules m'acclamant et moi les saluant, comblé, couvert de sueur – mais sachant la honte que cela représentait je ne l'avais jamais avoué. Un autre garçon

dans le village, Maxime, qui faisait de la danse parce que ses parents, sans que personne en saisisse les motivations, l'y obligeaient, essayait les moqueries des autres. On le surnommait *la Danseuse*.

Mon père m'avait imploré *Au moins c'est gratuit et tu seras avec ton cousin, avec tes copains du village. Essaye. S'il te plaît essaye.*

J'avais accepté d'y aller une fois, bien plus par peur des représailles que par volonté de lui faire plaisir.

J'y suis allé et je suis rentré – plus tôt que les autres, car après la séance d'entraînement nous devions nous rendre aux vestiaires pour nous changer. Or je découvris, avec horreur et effroi (et j'aurais pu y penser, tout le monde sait ces choses), que les douches étaient collectives. Je suis rentré et je lui ai dit que je ne pouvais pas continuer *Je veux plus en faire, j'aime pas ça le football, c'est pas mon truc*. Il a insisté quelque temps, avant de se décourager.

J'étais avec lui, nous nous rendions au café quand il a croisé le président du club de football, qu'on appelait *la Pipe*. *La Pipe* lui a demandé avec cet air que prennent les gens lorsqu'ils sont étonnés, un sourcil relevé *Mais pourquoi ton fils il vient plus*. J'ai vu mon père baisser les yeux et balbutier un mensonge *Oh il est un peu malade* avec, à ce moment, cette sensation inexplicable qui traverse un enfant confronté à la honte de ses parents en public, comme si le monde perdait en une seconde tous ses fondements

et son sens. Il a compris que *la Pipe* ne l'avait pas cru, il a essayé de se rattraper *Et pis tu sais bien, il est un peu spécial Eddy, enfin pas spécial, un peu bizarre, lui ce qu'il aime c'est regarder tranquillement la télé.* Il a fini par avouer d'un air désolé, le regard fuyant *Enfin bon il aime pas le football je crois bien.*

Hors de chez moi, dans le village du Nord d'à peine mille habitants dans lequel j'ai grandi, je crois pouvoir dire que j'étais un petit garçon plutôt apprécié. Et puis, il y avait aussi tout ce qu'on raconte sur une enfance à la campagne, qui m'était agréable : les longues promenades dans les bois, les cabanes que nous y construisions, les feux de cheminée, le lait chaud tout juste rapporté de la ferme, les parties de cache-cache dans les champs de maïs, le silence apaisant des ruelles, la vieille dame qui distribue des bonbons, les pommiers, les pruniers, les poiriers dans tous les jardins, l'explosion de couleurs à l'automne, les feuilles qui couvraient les trottoirs, les pieds pris, embourbés, dans ces montagnes de feuilles ; les marrons qui tombaient à la même période, à l'automne, et les batailles que nous organisions. Les marrons faisaient très mal, je rentrais chez moi couvert de bleus mais je ne m'en plaignais pas, bien au contraire. Ma mère disait *J'espère que t'as fait plus de bleus aux autres qu'y t'en ont fait, c'est comme ça qu'on sait qui c'est le gagnant.*

Il n'était pas rare que j'entende dire *Il est un peu spécial le fils Bellegueule* ou que je provoque des soubires moqueurs chez ceux à qui je m'adressais. Mais après tout, étant le bizarre du village, l'efféminé, je suscitais une forme de fascination amusée qui me mettait à l'abri, comme Jordan, mon voisin martiniquais, seul Noir à des kilomètres, à qui l'on disait *C'est vrai que j'aime pas les Noirs, tu vois plus que ça maintenant, qui font des problèmes partout, qui font la guerre dans leur pays ou qui viennent ici brûler des voitures, mais toi Jordan, toi t'es bien, t'es pas pareil, on t'aime bien.*

Les femmes du village félicitaient ma mère, *Il est bien élevé ton fils Eddy, il est pas comme les autres ça se voit tout de suite.* Et ma mère en était fière, elle me félicitait en retour.

AU COLLÈGE

Au collège

Le collège le plus proche auquel on accédait par le car, à quinze kilomètres du village, était un grand bâtiment fait d'acier et de ces briques pourpres qui évoquent dans l'imaginaire les villes et les paysages ouvriers du Nord aux maisons resserrées, entassées les unes sur les autres (dans l'imaginaire de ceux qui n'y sont pas. De ceux qui n'y vivent pas. Pour les ouvriers du Nord, pour mon père, mon oncle, ma tante, pour eux, elles n'évoquent rien à l'imaginaire. Elles évoquent le dégoût du quotidien, au mieux l'indifférence morose). Ces maisons, ces grands bâtiments rougeâtres, ces usines austères aux cheminées vertigineuses qui crachent continuellement, sans jamais s'arrêter, une fumée compacte, lourde, d'un blanc éclatant. Si le collège et l'usine étaient exactement semblables, c'est que de l'un à l'autre il n'y avait qu'un pas. La plupart des enfants, particulièrement les durs, sortaient du collège pour se rendre

directement à l'usine. Ils y retrouvaient les mêmes briques rouges, les mêmes tôles d'acier, les mêmes personnes avec lesquelles ils avaient grandi.

Ma mère m'avait un jour mis devant l'évidence. Je ne comprenais pas et je lui avais demandé à quatre ou cinq ans, avec cette pureté dans les questions que posent les enfants, cette brutalité poussant les adultes à arracher à l'oubli les questions qui, parce qu'elles sont les plus essentielles, paraissent les plus futile.

Maman, la nuit, elles s'arrêtent quand même, elles dorment les usines ?

Non, l'usine dort pas. Elle dort jamais. C'est pour ça que papa et que ton grand frère partent des fois la nuit à l'usine, pour l'empêcher de s'arrêter.

Et moi alors, je devrai y aller aussi la nuit, à l'usine ? Oui.

Au collège tout a changé. Je me suis retrouvé entouré de personnes que je ne connaissais pas. Ma différence, cette façon de parler comme une fille, ma façon de me déplacer, mes postures remettaient en cause toutes les valeurs qui les avaient façonnés, eux qui étaient des durs. Un jour dans la cour, Maxime, un autre Maxime, m'avait demandé de courir, là, devant lui et les garçons avec qui il était. Il leur avait dit *Vous allez voir comment il court comme une pédale* en leur assurant, leur jurant qu'ils allaient rire. Comme j'avais refusé il avait précisé que je n'avais

pas le choix, je le payerais si je n'obéissais pas *Je t'éclate la gueule si tu le fais pas.* J'ai couru devant eux, humilié, avec l'envie de pleurer, cette sensation que mes jambes pesaient des centaines de kilos, que chaque pas était le dernier que je parviendrais à faire tellement elles étaient lourdes, comme les jambes de celui qui court à contre-courant dans une mer agitée. Ils ont ri.

À compter de mon arrivée dans l'établissement j'ai erré tous les jours dans la cour pour tenter de me rapprocher des autres élèves. Personne n'avait envie de me parler : le stigmate était contaminant ; être l'ami du *pédé* aurait été mal perçu.

J'errais sans laisser transparaître l'errance, marchant d'un pas assuré, donnant toujours l'impression de poursuivre un but précis, de me diriger quelque part, si bien qu'il était impossible pour qui que ce soit de s'apercevoir de la mise à l'écart dont j'étais l'objet.

L'errance ne pouvait pas durer, je le savais. J'avais trouvé refuge dans le couloir qui menait à la bibliothèque, désert, et je m'y suis réfugié de plus en plus souvent, puis quotidiennement, sans exception. Par peur d'être vu là, seul, à attendre la fin de la pause, je prenais toujours le soin de fouiller dans mon cartable quand quelqu'un passait, de faire semblant d'y chercher quelque chose, qu'il puisse croire que j'étais

occupé et que ma présence dans cet endroit n'avait pas vocation à durer.

Dans le couloir sont apparus les deux garçons, le premier, grand aux cheveux roux, et l'autre, petit au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché *Prends ça dans ta gueule.*

La douleur

Ils sont revenus. Ils appréciaient la quiétude du lieu où ils étaient assurés de me trouver sans prendre le risque d'être surpris par la surveillante. Ils m'y attendaient chaque jour. Chaque jour je revenais, comme un rendez-vous que nous aurions fixé, un contrat silencieux. Je ne venais pas les affronter. Ce n'était ni le courage ni quelque forme de témérité qui me poussait à entrer dans le couloir – un petit couloir à la peinture blanche et écaillée, l'odeur des produits ménagers industriels utilisés dans les hôpitaux et les mairies.

Uniquement cette idée : ici, personne ne nous verrait, personne ne saurait. Il fallait éviter de recevoir les coups ailleurs, dans la cour, devant les autres, éviter que les autres enfants ne me considèrent comme celui qui reçoit les coups. Ils auraient confirmé leurs soupçons : *Bellegueule est un pédé puisqu'il reçoit des coups* (ou l'inverse, qu'importe). Je préférais

donner de moi une image de garçon heureux. Je me faisais le meilleur allié du silence, et, d'une certaine manière, le complice de cette violence (et je ne peux m'empêcher de m'interroger, des années après, sur le sens du mot *complicité*, sur les frontières qui séparent la complicité de la participation active, de l'innocence, de l'insouciance, de la peur).

Dans le couloir je les entendais s'approcher, comme – ma mère me l'avait raconté un jour, je ne sais pas si elle disait vrai – les chiens qui peuvent reconnaître les pas de leur maître parmi mille autres, à des distances à peine imaginables pour un être humain.

Un sifflement déchire mes tympans quand ma tête heurte le mur de briques, je peine à garder l'équilibre. C'est l'époque où d'interminables maux de tête me paralysent des journées entières. Pensant, déjà à cet âge, que ma vie serait courte, je m'imaginais atteint d'une tumeur au cerveau (une jeune femme que j'avais vue dans le village périr lentement. D'abord, mince et grande, puis soudain, en quelques semaines, perdant ses cheveux, prenant des kilos. De plus en plus recroquevillée sur elle-même et bientôt promenée en fauteuil roulant par son mari. Difforme et dans l'incapacité de parler, elle mourut lors de cette première année au collège, l'hiver de mes dix ans).

Ils me tirent les cheveux, toujours la lancinante mélodie de l'injure *pédé, enculé*. Les vertiges, les touffes

de cheveux blonds dans leurs mains. La peur, donc, de pleurer et de les énerver plus encore.

Je pensais que je finirais par m'habituer à la douleur. En un certain sens, les hommes s'habituent à la douleur, comme les ouvriers s'habituent aux maux de dos. Parfois, oui, la douleur reprend le dessus. Ils ne s'habituent pas tant que cela, ils s'en accommodent, apprennent à la cacher. Mes souvenirs de mon père qui, rattrapé par la douleur, hurlait, poussait des cris perçants dans la chambre à côté à cause de ses problèmes de dos, toute la nuit, pleurait même, et le médecin qui venait lui faire des piqûres de cortisone avant les questionnements anxieux de ma mère *Mais comment qu'on va faire pour le payer le toubib*. Ma mère qui disait (aussi) *Les maux de dos dans la famille c'est génétique et après avec l'usine c'est dur sans s'apercevoir que ces problèmes étaient non pas la cause, mais la conséquence du caractère harassant du travail de l'usine*.

Les femmes caissières – puisque ce sont des métiers plutôt réservés aux femmes, les hommes trouvent ça dégradant – qui s'habituent aux poignets, aux mains qui se paralysent, aux articulations érodées à l'âge où d'autres débutent des études, sortent le week-end, comme si la jeunesse n'était en rien une donnée biologique, une simple question d'âge ou de moment de la vie, mais plutôt une sorte de privilège réservé

à ceux qui peuvent – de par leur situation – jouir de toutes ces expériences, de tous ces affects que l'on regroupe sous le nom d'*adolescence*. Ma cousine caissière comme beaucoup d'autres filles au village et dans les villages aux alentours devenaient caissières, à vingt-cinq ans déjà, me racontait qu'elle n'en pouvait plus *J'en peux plus moi. Je suis à bout* sans trop se plaindre tout de même, elle ajoutait systématiquement qu'elle avait la chance de travailler, qu'elle n'était pas fainéante *Je peux pas dire que je suis malheureuse, j'en connais qui ont pas de boulot ou des métiers encore plus durs, je suis pas une feignasse, je vais tous les jours au travail, je suis toujours à l'heure là-bas*. Elle devait le soir tremper ses mains dans l'eau tiède pour apaiser ses articulations douloureuses, la *maladie des caissières*. Les nuits agitées à cause de son corps perclus de courbatures *J'ai des courbatures à me lever me baisser me lever me baisser*. On ne s'habitue pas tant que cela à la douleur.

Le grand roux et l'autre au dos voûté me mettent un ultime coup. Ils partaient subitement. Aussitôt ils parlaient d'autre chose. Des phrases du quotidien, insipides – et ce constat me blessait : je comptais moins dans leur vie qu'eux ne comptaient dans la mienne. Moi qui leur consacrais toutes mes pensées, mes angoisses, et ce dès le réveil. Leur capacité à m'oublier si vite m'affectait.

Le rôle d'homme

Je ne sais pas si les garçons du couloir auraient qualifié leur comportement de violent. Au village les hommes ne disaient jamais ce mot, il n'existant pas dans leur bouche. Pour un homme la violence était quelque chose de naturel, d'évident.

Comme tous les hommes du village, mon père était violent. Comme toutes les femmes, ma mère se plaignait de la violence de son mari. Elle se plaignait surtout du comportement de mon père quand il était saoul. *Ton père on sait jamais ce qui va se passer quand il a pris une cuite. Soit qu'il a l'alcool amoureux et là il est chiant, collant même, il me saoule avec ses bisous et ses Je t'aime ma biche, ou soit qu'il a l'alcool méchant. Il a quand même plus souvent l'alcool méchant, et moi j'en peux plus, parce qu'il arrête pas de m'appeler gros tas, la grosse ou la vieille. Il s'acharne contre mon dos.* Quelquefois, comme ce soir du réveillon de Noël où

mon petit frère l'avait agacé en demandant à changer de chaîne télévisée, sa mauvaise humeur se muait en fureur. Ces jours-là il se levait. Il restait sur place, debout et immobile. Il serrait ses poings très fort et son visage devenait subitement violet. Aussi : les larmes qui envahissaient ses yeux (elles ne coulent qu'avec l'alcool, les autres jours il sait se tenir : être un homme, ne pas pleurer) et les murmures incompréhensibles. Il commençait par tourner autour de la table, à faire les cent pas. Pas les cent pas de l'homme qui s'ennuie, qui réfléchit, plutôt les cent pas d'un homme qui ne sait pas quoi faire de sa colère. Alors il se dirigeait vers un mur, un peu au hasard, il le frappait du poing avec force. Après vingt années passées dans cette maison, les murs étaient couverts de trous. Ma mère les cachait avec des dessins que mon petit frère et ma petite sœur lui rapportaient de l'école maternelle. Ses doigts, marron à cause du torchis quand il tapait dans le mur, se mettaient à saigner. Il s'excusait *J'ai beau être énervé, vous devez pas avoir peur, faut pas avoir peur de moi, je vous aime, vous êtes mes gosses et ma femme, faut pas s'inquiéter, je tape que sur les murs, je taperai jamais sur ma femme et sur mes gosses, je peux bousiller tous les murs de la maison mais je ferai pas comme mon enculé de père à bourlinguer sur la gueule de ma famille.*

L'obsession qu'il avait de maintenir à distance

l'image de son père le conduisait à beaucoup en vouloir à mon grand frère, qui lui était violent, y compris avec ses proches. Il jugeait son comportement avec sévérité, voire une sorte de haine. Mon grand frère, après avoir obtenu son BEP maintenance, un diplôme pour former des ouvriers, avait arrêté de se rendre au lycée et vite commencé à boire. Il avait l'*alcool méchant*.

Nous l'avions su par l'une des filles qu'il fréquentait depuis plusieurs mois. Elle avait téléphoné à mes parents en pleine nuit avec insistance, jusqu'à les réveiller. Ma mère avait répondu. Je l'entendais – en raison de l'absence de portes – qui parlait dans la cuisine (salon, salle à manger...). Elle demandait de répéter, s'indignait, *Quoi, hein, répète, non mais c'est pas vrai, ah quel con.* Et puis des cris, des interjections de toutes sortes.

Elle a appelé mon père, abasourdie, choquée. C'était la première fois que cela arrivait, la première avant une interminable série de scènes exactement semblables – jusque dans les moindres détails.

Elle criait *Réveille-toi, il a encore fait des conneries, mais là c'est grave, franchement c'est grave. Il a bu et il a frappé sa copine, elle m'a dit au téléphone Je suis couverte de bleus et je saigne, je suis presque défigurée, elle m'a dit, Honnêtement j'aime votre fils, je vous respecte et je voudrais pas vous causer des emmerdements mais là je vais devoir porter plainte, je suis obligée*

parce que j'ai des enfants aussi, et moi à la rigueur qu'il me frappe, bon, mais alors pas mes enfants, j'ai peur pour mes gamins. Vous savez votre fils quand il a bu il est violent, il me tape et c'est pas la première fois, mais là il a été trop loin. Avant je vous le disais pas parce que je voulais pas vous tracasser. La compagne de mon frère était allée voir un médecin pour qu'il constate les coups qu'elle avait reçus, les hématomes qui parsemaient son corps. Elle a porté plainte et mon frère a dû faire une fois de plus des travaux d'intérêt général.

Ma grande sœur avait vécu l'expérience à l'envers. C'était comme un miroir, une parfaite symétrie qui se serait dessinée entre elle et mon grand frère, entre le masculin et le féminin. Elle s'était liée à un garçon qui vivait à quelques rues de chez nous – les filles du village font souvent leur vie avec les garçons du village, ou habitant à quelques kilomètres. Il venait lui rendre visite en mobylette avant d'avoir une voiture. La mobylette était un moyen de drague pour les durs, qui impressionnaient les filles en roulant sur une seule roue ou en faisant des dérapages devant elles, en les faisant monter derrière eux *T'as vu elle est pas mal ma bécane.*

Ils s'étaient vite installés ensemble, dans un petit appartement – toujours dans le village, toujours à quelques rues. Il ne travaillait pas. Ma mère ne

supportait pas cette relation, estimant qu'il était indécent qu'une femme doive subvenir aux besoins d'un homme *Elle peut quand même pas vivre avec un sainéant qui vit à ses crochets et qui profite de son argent. C'est lui l'homme de la maison.*

C'est ma mère qui s'est aperçue des coups que ce garçon portait à ma sœur. Elle revenait de la boulangerie du village où travaillait ma sœur comme vendeuse. Ma mère l'avait trouvée étrange, pas tout à fait en forme, livide *Elle était blanche comme mon cul*, et elle affirmait *Je crois, je suis pas sûre mais je suis pas folle non plus, je suis presque certaine parce que c'est ma fille, je lui ai changé ses couches, je vois tout de suite ce qui va pas. Je suis pas idiote. J'ai vu qu'elle avait une marque en dessous de son œil, comme si l'autre il lui avait mis une raclée.*

Le lendemain ma sœur a rendu visite à mes parents. Elle venait regarder un film, échanger quelques mots avec ma mère *Au moins entre femmes on peut parler de chiffons*. Elle avait effectivement une marque violette et jaunâtre sous l'œil droit. Mes parents sont restés silencieux, seulement quelques minutes quand elle est arrivée, avant que mon père ne dise – il serait plus judicieux de dire *avant qu'il n'explose* – mais de manière faussement calme, sans éléver la voix, avec une sorte de brutalité maîtrisée, de violence contrôlée *Et c'est quoi cette marque sous*

*ton œil ? La panique dans le regard de ma sœur, les bégaiements. Avant même qu'elle ait prononcé un mot nous savions déjà tous qu'elle s'apprêtait à mentir. Elle a dit que ce n'était pas grand-chose *C'est rien je me suis cognée contre un meuble en tombant des escaliers*, avant d'ajouter une plaisanterie pour masquer son embarras – puisque déjà elle s'était rendu compte que nous savions qu'elle mentait, *Enfin vous me connaissez je fais jamais attention à rien, qu'est-ce que je suis conne des fois.* Mon père continuait à la regarder, de plus en plus agacé, de moins en moins à même de masquer son état. La rage déformait son visage comme lorsqu'il tapait des poings sur les murs. Il lui a demandé si elle n'était pas en train de se moquer de lui. Il disait qu'il ne voulait plus la voir si elle continuait à fréquenter ce garçon et il ne l'a plus vue pendant plusieurs mois. Nous savions que sa réaction était disproportionnée : ma sœur n'était pas responsable. Mais il n'avait pas su maîtriser ses nerfs une fois de plus. Du reste, il essayait peu de le faire, et même, il s'en vantait *Moi je suis un nerveux, je me laisse pas faire, et quand je m'énerve, je m'énerve.* C'était son rôle d'homme. Il aimait par-dessus tout ces jours où c'était ma mère qui s'en chargeait, où c'est elle qui disait *De toute façon que veux-tu, il est comme ça Jacky c'est un homme, les hommes sont comme ça, il s'énerve facilement, il peut pas se calmer trop vite.**

Ces jours-là il faisait semblant de ne pas entendre ma mère mais un sourire orgueilleux se dessinait sur ses lèvres.

Une seule fois il s'était retrouvé en porte-à-faux avec son rôle de dur, lors d'une bagarre qui avait éclaté entre lui et mon frère alors que, je l'ai dit, mon père mettait un point d'honneur à ne pas lever la main sur sa famille, contrairement à son père.

Nous rentrions de la fête foraine qui avait lieu en septembre au village (juste un ou deux manèges, pas une grande fête comme on les imagine). La fête était surtout le moment de l'année où les hommes pouvaient boire jusque très tard dans la nuit au café sans avoir à s'en justifier auprès des femmes, qui, c'était une situation banale quand ce n'était pas la fête, venaient chercher leur mari le soir au zinc du café quand il s'attardait *Et tes gosses qui t'attendent pour manger, et la paye de l'usine que tu dépenses pour picoler.*

Ce soir de fête mon père était resté au café avec mon grand frère et l'autre, le plus jeune.

Je n'étais pas avec eux du fait de l'horreur que m'inspirait cet endroit où les hommes saouls faisaient des commentaires sur l'actualité et les dernières histoires du village. Et leur haleine avinée quand ils me parlaient et couvraient mon visage de postillons, comme peuvent le faire des hommes ivres, des hommes qui,

chaque fois, sans presque jamais déroger à la règle, finissaient par exprimer leur haine des homosexuels.

Mon père et mon grand frère buvaient ensemble quand soudain mon petit frère a disparu. Ils l'ont appelé. Ils ne se sont pas tout de suite inquiétés, ils se disaient qu'il devait probablement faire claquer des pétards à côté des manèges comme eux l'avaient fait des années auparavant. Les mêmes expériences que reproduisaient avec exactitude les habitants du village, génération après génération, et leur résistance à toute forme de changement *Y a que comme ça qu'on s'amuse vraiment.*

Progressivement la fête s'est vidée, le café aussi. Il n'y avait plus qu'une poignée de personnes. Mon père et mon grand frère ont alors commencé leurs recherches dans la nuit où les odeurs que dégageaient les forêts aux alentours resurgissaient. Un parfum de terre fraîche, humide, de champignons, de pins. Ils criaient son prénom *Rudy, Rudy*, sans réponse. Ils interrogeaient les autres *Vous l'aurez pas vu ?* créant soudainement une grande recherche qui mobilisa tous les habitants encore présents. On les voyait se répartir dans les rues du village dans lequel se propagait, comme un écho, le prénom *Rudy, Rudy*. Son prénom surgissait, fleurissait de toute part. Tout le village s'était mis à chanter ce nom et chaque *Rudy* prononcé en faisait naître d'autres, toujours plus nombreux.

Mon père s'inquiétait à cause de ces histoires d'enlèvements dont il entendait parler à la télévision. La pédophilie était un mythe qui tourmentait le village. Lorsque était évoquée au journal télévisé une affaire de pédophilie dans le Nord, près de chez nous, mes parents m'interdisaient de sortir de la maison pendant plusieurs jours. *Des mecs comme ça faut leur arracher les couilles, leur faire bouffer et après les tuer, je comprends pas pourquoi qu'on a interdit la peine de mort, ça vraiment c'était du n'importe quoi de faire ça, c'est pour ça que maintenant il y en a de plus en plus des violeurs et ma mère Ah oui, ça je comprends pas pourquoi qu'on tue plus des gens comme ça.* Ma mère s'était jointe à la recherche, pleurait et s'écriait *Ah mon fils, qu'est-ce qu'il lui arrive, il est quand même pas enlevé parce qu'on en voit de plus en plus des mecs qui enlèvent un enfant et qui après le violent ou le tuent.*

Quelqu'un nous a enfin appelés.

Mon petit frère était devant notre maison, assis sur l'escalier. Il a expliqué qu'il était fatigué. Il était venu ici se reposer en attendant le retour des autres. Mes parents pleuraient. Ils ont pris Rudy dans leurs bras en lui disant qu'il ne devait plus recommencer. Mon frère, le plus grand, s'est emporté. Il avait beaucoup trop bu. Il a questionné avec insistance mon petit frère ; pourquoi avait-il fait ça ? Mon petit frère

ne disait rien, tétonisé devant ce monstre de chair qu'était mon grand frère, un mètre quatre-vingt-dix, cent dix kilos, peut-être plus, non pas un double mais un triple menton qui s'agitant quand il parlait. Il s'est adressé à mes parents pour leur reprocher leur laxisme *Une volée qui faut lui donner, une bonne branlée pour qu'il oublie pas, c'est que comme ça, y a que de cette façon-là qu'on devient un homme.* Il ne pouvait plus se taire ni se calmer, affirmant que lui, lorsqu'il était plus jeune, prenait des gifles quand il se comportait mal, qu'il n'avait pas été élevé de la même manière *Et pis même, la vie tout ça, c'était pas du tout la même chose. On avait moins d'argent et c'était la honte quand il fallait faire marquer ou quand on allait aux Restos du cœur pour chercher des colis de bouffe.*

(Nous nous y rendions une fois par mois, pour y chercher effectivement des colis de nourriture distribués aux familles les plus pauvres. Je devenais familier des bénévoles qui, quand nous venions, me donnaient toujours des tablettes de chocolat en plus de celle à laquelle nous avions droit *Ah, voilà notre Eddy, comment qu'il va ?* et mes parents qui m'exhortaient au silence *Faut pas le raconter, surtout pas, qu'on va comme ça aux Restos du cœur, ça doit rester en famille.* Ils ne réalisaient pas que j'avais compris depuis bien longtemps, sans qu'ils aient besoin de

me le dire, la honte que cela représentait, que je n'en aurais parlé pour rien au monde.)

Aux Restos du cœur, ou quand on mangeait tous les jours les poissons que papa il pêchait parce qu'on pouvait pas acheter de la viande, ça, eux, ils ont pas connu. Que des fois ça arrivait, on devait faire la manche. Il mentait, l'alcool le faisait mentir. Il n'avait jamais été contraint à faire la manche. *Nous on a été élevés à la dure, pas comme des chocottes, et quand on faisait n'importe quoi ça passait pas, pas si facilement. Et regardez ce que ça fait.* Il s'est tourné vers moi, les yeux injectés de sang, la bave qui coulait sur ses joues, et ses rots, sur le point de vomir à chaque parole qu'il prononçait. *Regardez Eddy comment que vous l'avez élevé, et comment il est maintenant. Il se conduit comme une gonzesse.*

J'ai feint l'étonnement, comme chaque fois, de sorte que les autres puissent penser que c'était la première fois qu'on m'adressait des propos comme ceux-là. Une erreur de diagnostic. Que mon frère était fou, et que si ma mère ou mon père avaient déjà pensé la même chose, cela devait être une maladie de famille.

Il souhaitait éviter que mon petit frère ne devienne à son tour, comme moi, une gonzesse. Et j'avais vécu la même angoisse. Mon grand frère ne le savait pas, mais je ne voulais pas que Rudy reçoive des coups à l'école et j'étais obsédé par l'idée de faire de lui un

hétérosexuel. J'avais entrepris dès son plus jeune âge un véritable travail : je lui répétais sans arrêt que les garçons aimait les filles, parfois même que l'homosexualité était quelque chose de dégoûtant, de *carrément dégueulasse*, qui pouvait mener à la damnation, à l'enfer ou à la maladie.

Tout à coup il s'est précipité vers moi, il criait *Je vais te buter toi, je vais te buter.* Ma mère s'est ruée sur lui pour me protéger. Quand elle racontera cette histoire, elle dira qu'elle ne se laisse pas faire, ce n'est pas parce qu'elle est une femme qu'elle est effrayée *Moi même d'un mec j'ai pas peur, pourtant il est carré ton frère, il est rudement baraquée, mais je suis pas comme ceux qui ont pas de couilles et qui restent là sans rien faire.*

Elle s'est interposée et l'a retenu avant qu'il n'ait le temps de me frapper. Elle essayait de le faire taire, criant plus fort que lui pour couvrir ses hurlements, si fort que sa voix se déchirait *Alors ça non, tu touches pas à ton petit frère, tu lui fais pas de mal, il manquerait plus que ça, que tu tapes ton petit frère. Calme-toi, calme-toi.* En plus, *t'as pas à me dire comment je dois élever mes gosses, j'ai élevé mes cinq gosses et c'est pas toi qui vas venir me dire ce que je dois faire ou pas faire, on verra quand t'auras les tiens.* Mon frère me fixait et brandissait ses poings, tentant d'écartier ma mère qui résistait. Ma mère l'empêchant de parvenir

à ses fins, il l'a repoussée, calmement d'abord, puis plus violemment ou du moins avec de plus en plus de brutalité. *Tu touches pas à ton frère, tu touches pas à ton frère.* Il a levé la main sur elle. C'est mon père qui, à son tour, s'est interposé. Je ne saurais dire ce qu'il faisait pendant ce temps, pendant que ma mère retenait mon frère. Je pense qu'il criait lui aussi pour lui demander de cesser. Il avait dû penser que ma mère serait plus à même de le calmer. Il pensait que les femmes étaient dotées d'un caractère plus doux que celui des hommes, comme l'attestaient les scènes où les femmes séparaient leurs maris qui se battaient à la sortie du café (*Maintenant c'est fini, c'est terminé les conneries, vous arrêtez de vous mettre sur la gueule*, et les maris qui continuaient à se débattre tandis que les femmes les agrippaient par les bras *Lui je vais lui déchirer sa gueule, je vais le défigurer* avant de retrouver leurs esprits et de dire aux femmes *Pardon chérie, pardon j'aurais pas dû m'énerver comme ça, mais l'autre là il m'a cherché, il m'a vraiment cherché, je pouvais pas me laisser faire*).

Mon père a écarté mon frère juste à temps pour l'empêcher d'atteindre ma mère. Ce n'était pas tant la colère que cet engrenage impensable qui le poussait à demander à mon frère ce qui lui arrivait, pourquoi il voulait me tuer et porter des coups sur sa propre mère. Il l'a ensuite imploré ; j'assistais à cette scène, déstabilisé : je n'avais pas l'habitude de voir mon père

implorer quelqu'un, encore moins ses enfants, à qui il rappelait presque chaque jour son autorité *Sous ce toit c'est moi qui commande*. Il lui a demandé de se détendre, le rassurant : il avait été élevé de la même manière que nous les plus jeunes, la même éducation. Il lui jurait que jamais aucun privilège ne nous avait été accordé *J'ai pas fait de différences entre vous* quand bien même il n'était pas le *père biologique* de mon grand frère et de ma grande sœur. Il lui disait qu'il les avait aimés autant que nous *Et quand on a eu Eddy, les autres, les gens de ma famille ils disaient Ah tu dois être content Jacky c'est ton premier gosse et en plus, t'as bien de la chance c'est un garçon, et moi je leur répondais, Non, non. Eddy c'est pas mon premier gosse, parce que j'en ai deux autres qui sont plus grands, et c'est pas des demi-gosses. Soit on a des gosses ou on en a pas, mais pas des demi-gosses ça c'est pas possible. Ça existe pas.*

Mon grand frère Vincent ne l'écoutait pas. Il s'entêtait, aboyait, balbutiait, m'adressait des injures de toutes sortes pendant le monologue de mon père. C'en était trop pour lui. Il voulait parvenir à son but, m'atteindre enfin. Ma mère a senti ce changement, cette volonté soudaine d'accélérer l'action (quand elle racontera cette histoire : *Moi je l'ai vu tout de suite qu'à ce moment-là ça allait dégénérer, Vincent j'ai l'habitude de son caractère, c'est moi qui l'a mis au monde*), elle m'a demandé de me réfugier dans

les toilettes et de m'y enfermer, de fermer la porte à clef *Eddy cours dans les chiottes et ferme la porte à clef*. L'impatience de Vincent a pris le dessus. Il a frappé mon père. Mon père ne voulait pas se défendre, il refusait, ne voulait pas battre son fils. Il lui avait mis des gifles parfois, comme à moi, pour le punir, quand mon frère lui avait mal parlé, la *crise d'adolescence*... mais il ne voulait pas le frapper dans ce contexte, pas participer à une véritable bagarre avec son fils. Il s'est laissé faire dans un premier temps, en essayant seulement de le retenir, d'amortir les coups le plus possible. J'étais dans les toilettes, tremblant, je n'ai pas vu tout ça. Ma mère me l'a raconté le lendemain.

Puis la bagarre. Mon père a été contraint à se défendre. J'entendais les voix qui se mêlaient, les hurlements de ma mère suppliant mon frère de ne pas taper mon père, d'arrêter, et lui mon père, désesparé, en larmes, qui se contentait d'interroger l'autre entre deux cris de douleur (les problèmes de dos) *Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qui t'arrive ?* Vincent enfin *Vous êtes pas mes parents, crevez j'en ai rien à foutre, vous pouvez crever.*

Je n'ai plus entendu Vincent. Il avait pris la fuite, ayant, tout à coup, compris la gravité de la situation. Quand je suis sorti des toilettes, mon père sanglotait, allongé sur le sol. Il ne pouvait plus se lever ni se

déplacer. Je voyais la tension dans son corps immobile, particulièrement dans ses yeux, c'est là qu'apparaît la tension quand un corps est soudainement paralysé, ses efforts vains pour se lever *Putain je vais plus jamais pouvoir marcher de ma vie, je le sens, bordel je le sens*. Ma mère m'a demandé, la respiration précipitée, paniquée, horrifiée, comme si je pouvais encore voir l'ombre de Vincent dans son regard, de l'aider à relever mon père. J'avais l'habitude de porter mon oncle paralysé lorsqu'il tombait de son lit d'hôpital. Prendre ses jambes pendant que quelqu'un d'autre prenait ses bras. Nous avons essayé de le soulever, sans succès. *Une belle bête*, disait ma mère. Il poussait des cris au moindre déplacement de son corps.

Ma mère m'a dit que nous devions appeler le médecin, nous n'avions pas le choix, le dos de mon père était bloqué et elle savait, il n'y avait que les piqûres qui pourraient le soulager.

L'arrivée du médecin, à peine une heure après. Il lui a fait des piqûres, conformément à ce qu'avait prédit ma mère. Mon père resta allongé dans cette position pendant plus de dix jours, et le médecin revenait quotidiennement le piquer et le rassurer, *Ça va aller monsieur Bellegueule*. Sa réponse, *Ah non, j'crois pas du tout, je crois que là docteur, soit je vais rester toute ma vie comme un légume, soit que je vais y rester tout court.*

Ma mère m'avait averti un après-midi, alors qu'il attendait le médecin, que mon père souhaitait me dire quelque chose. J'étais surpris, habitué au silence entre lui et moi. Elle aussi avait pris une voix étonnée en levant les yeux au ciel. Je suis allé dans la chambre.

Je me suis approché. Mon père m'a tendu quelque chose, une bague, son alliance. Il m'a invité à la mettre, à en prendre soin *Parce que là je le sens, faut que je te le dise, papa va mourir, je le sens que là je vais pas tenir bien longtemps. Faut que je te dise aussi un truc, c'est que je t'aime et que t'es mon fils, quand même, mon premier gamin.* Je n'avais pas trouvé ça, comme on pourrait le penser, beau et émouvant. Son *je t'aime* m'avait répugné, cette parole avait pour moi un caractère incestueux.

Portrait de ma mère au matin

Il y a ma mère. Elle ne voyait pas ce qui m'arrivait au collège. Elle me posait parfois des questions d'un air détaché et distant pour savoir comment s'était passée ma journée. Elle ne le faisait pas souvent, ça ne lui ressemblait pas. C'était une mère presque malgré elle, ces mères qui ont été mères trop tôt. Elle avait dix-sept ans, elle est tombée enceinte. Ses parents lui ont dit que ce n'était pas prudent ni très adulte comme comportement *T'aurais pu faire plus gaffe.* Elle a dû interrompre son CAP cuisine et sortir du système scolaire sans diplôme *J'ai dû arrêter mes études, pourtant j'avais des capacités, j'étais très intelligente, et j'aurais pu faire des grandes études, continuer mon CAP et faire des autres trucs après.*

Tout se passe comme si, dans le village, les femmes faisaient des enfants pour devenir des femmes, sinon elles n'en sont pas vraiment. Elles sont considérées comme des lesbiennes, des frigides.

Les autres femmes s'interrogent à la sortie de l'école
L'autre elle a toujours pas fait de gosses à son âge, c'est qu'elle est pas normale. Ça doit être une gouinasse. Ou une frigide, une mal-baisée.

Plus tard je comprendrai que, ailleurs, une femme accomplie est une femme qui s'occupe d'elle, d'elle-même, de sa carrière, qui ne fait pas d'enfants trop vite, trop jeune. Elle a même parfois le droit d'être lesbienne le temps de l'adolescence, pas trop longtemps mais quelques semaines, quelques jours, simplement pour s'amuser.

Ma sœur, incisive, au caractère très dur (devoir, comme ma mère, être une femme de caractère pour survivre dans un monde masculin), se plaignait de ce rôle de mère que ma mère laissait à l'abandon, lui reprochant de n'avoir jamais rien fait à deux, de n'avoir rien partagé avec elle, faire les magasins et toutes ces choses que toutes les mères et les filles devraient faire ensemble. Et ma mère, qui, à cause de la honte, se mettait en colère, repoussait la conversation *M'emmerde pas* ou restait silencieuse devant les remarques de ma sœur, avant de me dire, à part, qu'elle ne comprenait pas pourquoi ma sœur était si méchante avec elle, qu'elle aurait aimé faire, comme elle disait, du *shopping* avec sa fille, mais que – *et ta sœur le voit bien, on vit sous le même toit quand même, elle est pas sotte* – la fatigue l'en empêchait,

tout ce qu'elle avait à faire à la maison, s'occuper des petits frère et sœur, préparer les repas et faire le ménage, que, de toute manière, il aurait été inutile de passer ses journées dans les boutiques puisqu'elle n'aurait rien pu acheter.

Ma mère fumait beaucoup le matin. J'étais asthmatique et de terribles crises m'assaillaient parfois, me poussant dans un état plus proche de la mort que de la vie. Certains jours je ne pouvais pas m'endormir sans avoir l'impression que je ne me réveillerais pas, il me fallait mobiliser des efforts colossaux et indescriptibles pour remplir mes poumons d'un peu d'oxygène. Ma mère, quand je lui disais que la cigarette accentuait mes difficultés à respirer, s'emportait *On voudrait nous faire arrêter de fumer mais toutes les merdes, toute la fumée qui sort de l'usine et qu'on respire, c'est pas mieux alors c'est pas les clopes le pire, c'est pas ça qui va changer quelque chose.* Elle s'emportait et s'énervait sans cesse.

C'était une femme souvent en colère. Elle protestait dès qu'elle en avait l'occasion, toute la journée elle proteste contre les hommes politiques, les réformes qui réduisent les aides sociales, contre le pouvoir qu'elle déteste au plus profond d'elle-même. Pourtant, ce pouvoir qu'elle déteste, elle l'appelle de ses vœux quand il s'agit de sévir : sévir contre les Arabes,

l'alcool et la drogue, les comportements sexuels qu'elle juge scandaleux. Elle dit souvent *Il faudrait un peu d'ordre dans ce pays.*

Des années après, lisant la biographie de Marie-Antoinette par Stefan Zweig, je penserai aux habitants du village de mon enfance et en particulier à ma mère lorsque Zweig parle de ces femmes enrâgées, anéanties par la faim et la misère, qui, en 1789, se rendent à Versailles pour protester et qui, à la vue du monarque, s'écrient spontanément *Vive le roi !* : leurs corps – ayant pris la parole à leur place – déchirés entre la soumission la plus totale au pouvoir et la révolte permanente.

C'est une femme en colère, cependant elle ne sait pas quoi faire de cette haine qui ne la quitte jamais. Elle proteste seule devant sa télévision ou avec les autres mères à la sortie de l'école.

La scène quotidienne qu'il faut imaginer : une petite place (nouvellement goudronnée), un monument en hommage aux morts de la Première Guerre mondiale comme il en existe dans de nombreux villages, recouvert de mousse et de lierre à sa base. L'église, la mairie et l'école qui encerclent la place. La place, déserte la plupart du temps. Les femmes s'y retrouvent chaque jour vers midi pour récupérer les enfants qui sortent de classe. Elles ne travaillent pas. Quelques-unes travaillent, mais la plupart du temps

elles gardent les enfants *Je m'occupe des gosses* et les hommes travaillent, ils *bossent* à l'usine ou ailleurs, le plus souvent à l'usine qui employait une grande partie des habitants, l'usine de laiton dans laquelle mon père avait travaillé et qui régissait toute la vie du village.

Elle allumait la télévision, chaque matin. Tous les matins se ressemblaient. Quand je me réveillais, la première image qui m'apparaissait était celle des deux garçons. Leurs visages se dessinaient dans mes pensées, et, inexorablement, plus je me concentrerais sur ces visages, plus les détails – le nez, la bouche, le regard – m'échappaient. Je ne retenais d'eux que la peur.

Je n'étais pas capable de me concentrer et ma mère ne pouvait pas – j'entends : n'était vraiment pas en mesure de – imaginer qu'on pouvait se désintéresser de la télévision. La télévision avait de tout temps fait partie de son paysage. Nous en avions quatre dans une maison de petite taille, une par chambre et une dans l'unique pièce commune, et l'apprécier ou ne pas l'apprécier n'était pas une question qui se posait. La télévision s'était, comme le langage ou les habitudes vestimentaires, imposée à elle. Nous n'achetions pas les téléviseurs, mon père les récupérait à la décharge et les réparait. Quand, au lycée, je vivrai seul en ville et que ma mère constatera l'absence

de télévision chez moi elle pensera que je suis fou – le ton de sa voix évoquait bel et bien l'angoisse, la déstabilisation perceptible chez ceux qui se trouvent subitement confrontés à la folie *Mais alors tu fous quoi de tes journées si t'as pas de télé ?*

Elle insistait pour que je regarde la télévision comme mes frères et sœurs *Regarde les dessins animés ça fait du bien, ça fait déstresser avant d'aller à l'école. Je sais pas pourquoi l'école ça te fait cet effet-là, ça sera à rien. Calme-toi.*

Face à mes bouffées de stress matinales, ma mère avait fini par s'inquiéter et appeler le médecin.

Il avait été décidé que je prendrais des gouttes plusieurs fois par jour pour me calmer (mon père s'en moquait *Comme dans les asiles de dingues*). Ma mère répondait, quand la question lui était posée, que j'étais nerveux depuis toujours. Peut-être même hyperactif. C'était l'école, elle ne comprenait pas pourquoi j'accordais tant d'importance à ça. Elle me disait qu'à force d'être si angoissé, de m'agiter sur ma chaise, je l'angoissais elle-même, alors elle fumait encore plus dans la petite pièce commune quand de mon côté j'essayais de rester concentré sur les dessins animés. Elle toussait, sa toux de plus en plus violente, *Je vais finir par crever si ça continue. Je te le dis, ça sent le sapin.*

Parfois j'étais saisi de tremblements, des frissons qui se déplaçaient du bas de mon dos jusqu'à ma nuque, imperceptibles pour ma mère tandis que j'avais, moi, l'impression d'être agité d'irrépressibles convulsions. Je pensais pouvoir maîtriser le temps. J'effectuais chacun des gestes matinaux (les toilettes, préparer un chocolat chaud – avec de l'eau quand le lait manquait –, se brosser les dents – pas toujours –, se laver, ne pas prendre de douche, ma mère me mettait en garde. Elle me répétait *On peut pas se laver tous les jours, prendre la douche, on a pas assez d'eau chaude. On a qu'un petit ballon d'eau chaude et une famille de sept personnes, c'est beaucoup, beaucoup trop pour un tout petit ballon riquiqui. Et commence pas à l'ouvrir Bellegueule-Grandegueule, à vouloir dire quelque chose, me répondre. On répond pas à sa mère on fait ce qu'elle dit. Point barre. Me réponds pas que t'as qu'à remettre le ballon en route après ton bain, je te vois déjà ouvrir la bouche pour le dire et faire le malin. Je te connais. Tu sais bien le prix de l'eau, de l'électricité, on a pas les moyens de payer comme ça – et cette plaisanterie que ma mère ne peut jamais s'empêcher de faire : J'ai des factures à payer, j'ai pas d'amant à l'EDF moi.* Les jours de bain, ma mère exigeait que nous ne vidions pas l'eau de la baignoire après en être sortis, pour que les cinq enfants de la famille puissent s'y laver tour à tour sans consommer plus d'eau et d'électricité. Le dernier

– et je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter de l'être – héritait alors d'une eau marron et crasseuse).

J'effectuais chacun de ces gestes quotidiens le plus lentement possible. Retarder artificiellement le moment de l'arrivée dans la cour de l'établissement puis dans le couloir. L'espoir renouvelé, tous les jours, sans vraiment y croire, de rater le car qui nous menait au collège. Un mensonge à moi-même.

Plusieurs fois par mois ma mère m'autorisait à ne pas y aller afin que je puisse la suppléer dans ses tâches ménagères *Demain tu vas pas à l'école mais tu m'aides à nettoyer la maison, parce que j'en ai marre d'astiquer tout le temps, de tout faire ici. J'en ai marre d'être l'esclave dans cette baraque.* Elle m'autorisait à ne pas y aller si j'aidais mon père à couper du bois pour l'hiver et à stocker les bûches dans un hangar conçu spécialement à cet effet par lui et mon oncle – les hivers du Nord, longs et difficiles, qui demandent plusieurs semaines de préparation à cause de la mauvaise isolation des maisons et des chauffages à bois – ou si je veillais sur mes petits frère et sœur, Rudy et Vanessa, pendant qu'elle passait la soirée chez la voisine. Elle rentrait ivre avec la voisine, elles se faisaient des blagues lesbiennes *Je vais te bouffer la chatte ma salope.* Manquer l'école constituait une récompense.

Une autre voisine, Anaïs, qui voulait me marquer sa sympathie, venait me chercher pour faire le chemin avec elle jusqu'à l'arrêt de car. Je ne savais pas comment lui faire comprendre que je détestais cette attention. Elle me faisait presser le pas quand j'aurais voulu aller le plus lentement possible, faire des détours. Étant une fille, Anaïs avait plus de facilités à m'accorder son amitié. On pardonne plus facilement les filles de parler aux pédés. À cette période, mes rares amis étaient en fait des amies. Amélie ou Anaïs, je les retrouvais à l'arrêt de car ou dans les champs qui entouraient le village pour jouer quelques heures. Ma mère, perturbée par ces fréquentations (les petits garçons devraient avoir des copains pour jouer au football, pas des copines), essayait de se rassurer et de rassurer notre entourage. Cependant je percevais, plus que de l'incertitude, une forme de malaise quand elle s'exprimait sur le sujet. Elle disait aux autres femmes, comme pour écarter, faire disparaître ce qu'elle avait l'habitude de formuler, le reste du temps, en privé *Eddy c'est un vrai don Juan, tu le verras toujours avec des filles, jamais avec des garçons. Elles veulent toutes de lui. Ce qui est sûr c'est qu'il sera pas pédé celui-là.* Anaïs était de toute façon une fille un peu particulière qui se moquait de ce que disaient les autres. Elle avait appris à s'en moquer à force d'entendre les propos sur sa mère tenus par les femmes sur la

place *Ta mère elle se fait sauter par tout le monde, elle trompe ton père, tout le monde l'a vue coucher avec les ouvriers du chantier de la mairie. C'est une pute.*

Nous passions, Anaïs et moi, devant l'usine, devant les ouvriers qui fumaient des cigarettes avant de commencer leur journée ou pendant la pause quand ils avaient débuté le travail au milieu de la nuit.

Ils fumaient en toutes circonstances, au milieu du brouillard si caractéristique du Nord ou sous la pluie. Pour ceux qui n'avaient pas encore véritablement entamé leur journée, leurs visages – leurs gueules –, leurs gueules étaient déjà creusées, ravagées par la fatigue alors même qu'ils n'avaient pas commencé à travailler. Néanmoins, ils riaient, des plaisanteries sur les femmes ou sur les Arabes, celles qu'ils préfèrent. Je les regardais, me projetais au même endroit, impatient, avec l'idée de cesser l'école le plus rapidement possible, comptant plusieurs fois par semaine, plusieurs fois par jour, le nombre d'années qui me séparaient de ma seizième année, celle où enfin je pourrais ne plus emprunter la route de l'école, pensant que quand je serais là, à l'usine, je gagnerais de l'argent et n'irais plus au collège. Je ne verrais plus les deux garçons. Ma mère ne pouvait masquer son irritation quand je lui faisais part de mon désir de me déscolariser dès l'âge de seize ans *Je te préviens que*

tu vas y filer à l'école, parce que, si t'y vas plus, on va me sucrer les allocations familiales, et ça je peux pas me le permettre.

Si, ces jours-là, c'était l'urgence du quotidien (l'argent qui manquait) qui donnait l'impulsion à ses réactions les plus spontanées, elle exprimait aussi, de façon régulière, son désir de me voir faire des études, aller plus loin qu'elle, presque suppliante *Je veux pas que tu galères comme moi dans la vie, moi j'ai fait n'importe quoi et je regrette, je suis tombée en cloque à dix-sept ans. Moi après j'ai galéré, je suis restée là et j'ai jamais rien fait. Pas de voyages ni rien. J'ai passé toute ma vie à faire le ménage à la maison et à nettoyer soit la merde de mes gosses soit la merde des vieux que je m'occupe. J'ai fait des conneries.* Elle pensait avoir fait des erreurs, avoir barré la route, sans vraiment le souhaiter, à une meilleure destinée, une vie plus facile et plus confortable, loin de l'usine et du souci permanent (plutôt : l'angoisse permanente) de ne pas gérer correctement le budget familial – un seul faux pas pouvait conduire à l'impossibilité de manger à la fin du mois. Elle ne comprenait pas que sa trajectoire, ce qu'elle appelait *ses erreurs*, entrât au contraire dans un ensemble de mécanismes parfaitement logiques, presque réglés d'avance, implacables. Elle ne se rendait pas compte que sa famille, ses parents, ses frères, sœurs, ses enfants même, et la quasi-totalité

EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

des habitants du village, avaient connu les mêmes problèmes, que ce qu'elle appelait donc des *erreurs* n'étaient en réalité que la plus parfaite expression du déroulement normal des choses.

Portrait de ma mère à travers ses histoires

Ma mère passait beaucoup de temps à me raconter certains épisodes de sa vie ou de la vie de mon père.

Sa vie l'ennuyait et elle parlait pour combler le vide de cette existence qui n'était qu'une succession de moments d'ennui et de travaux éprouvants. Elle est longtemps restée *mère au foyer*, comme elle me demandait de l'écrire sur les papiers officiels. Elle se sent insultée, salie par le *sans profession* imprimé sur mon acte de naissance. Quand mon petit frère et ma petite sœur ont été assez grands pour se prendre en charge seuls, elle a voulu travailler. Mon père trouvait ça dégradant, comme une remise en cause de son statut d'homme ; c'était lui qui devait ramener la paye au foyer. Elle le souhaitait ardemment, en dépit de la dureté des métiers auxquels elle pouvait prétendre : l'usine, le ménage ou les caisses du supermarché. Elle s'est débattue. D'une certaine manière, elle s'est